CYGNES D’ÉTANG.

Les cygnes glissent,

Ailes en lyre et cous ployants,

A peine s’ils plissent

Le tapis vert de l’étang.

A la file, ils tissent

Des entrelacs de fils d’argent.

Sages et blancs, ils dérivent

Plumes de nuages éclatants.

Les saules noueux des rives

Pleurent des larmes de vent.

Déjà le brouillard estompe l’horizon

Et trouble la ligne des frondaisons.

La nuit tombe en pamoison

Dans l’ombre ronde des nénuphars.

Les grands hêtres aux troncs blafards,

Fauchés au champ d’honneur du gros temps,

Enfoncent leurs lourds bras d’éléphants

Dans la fine vase du fond pourrissant.

Le long de la promenade du soir

Ils dressent leurs souches noires et pathétiques,

Creusant de larges bouches sardoniques

Qui effarouchent les passants.

Le ciel se brise entre les branches

En fins éclats tranchants.

Le soir peint des yeux de faune

Au dos des carpes centenaires.

Oblongues, obscènes et jaunes

Elles s’affairent sous les dentelles

Finement ouvragées d’or

Que la brise d’automne

A brodé sur les bords.

Les cygnes se mirent à l’envi

Et s’admirent à l’envers.

Narcisses énamourés ravis

Ils n’aspirent qu’à plaire

A leurs reflets brisés,

Qui glissent de concert,

Grands lys éclatants,

Sur la surface lisse

De l’étang

Miroitant.

Olivier Manceron. 16.09.19